

## XXXVI

—Merci, ma sœur, merci de toute mon âme !... murmura-t-il avec une émotion de commande digne d'un grand comédien. Vous me rendez enfin justice, et j'en serai reconnaissant toute ma vie !

Puis, changeant de ton, il ajouta :

—La soirée est magnifique... l'air est tiède... les étoiles brillent dans un ciel sans nuage... tout invite à la promenade... Voulez-vous accepter mon bras et venir respirer dehors ?...

—Je ne demanderais pas mieux, répliqua Pauline, mais...

—Comment, s'écria le baron, comment, il y a encore un *mais* ?...

—Oh ! celui-là ne saurait vous blesser... fit la jeune fille avec un sourire, l'émotion et le saisissement d'hier m'ont anéantie... Je me sens faible, toute brisée et peu capable de me mettre en marche.

—N'est-ce que cela ?... Eh bien ! il existe un moyen bien simple de vous promener sans fatigue...

—Un moyen ? répéta Pauline curieusement, lequel ?...

—Ma barque est amarée presque en face de votre maison... Prenez-y place avec madame Audouin et je vous servirai de pilote...

Les yeux de la jeune fille brillèrent.

—Eh bien ! continua Lascars, ma proposition vous séduit-elle ?

—Une promenade en bateau la nuit... ce serait charmant

—Alors, n'hésitez pas...

—Qu'en penses-tu, ma bonne Audouin ?

—Monsieur le baron, demanda la gouvernante, n'y a-t-il point de danger ?...

—Aucun, madame, je vous l'affirme...

—Cependant les accidents les plus funestes ne sont point rares sur les rivières... sans cesse on entend parler de barques chavirées et de gens qui se noient...

—Vous avez raison, madame, mais une grande partie de ces sinistres, pour ne pas dire tous, répliqua Lascars, sont occasionnés par l'incurie ou par la témérité des rameurs, et je crois que vous pouvez compter sur ma prudence...

—Je m'inquiète fort peu de moi-même, reprit la bonne dame; mais je veux avoir la certitude que Pauline ne peut courir aucun risque, me répondez-vous d'elle ?...

—Sur mon honneur de gentilhomme, oui, madame...

—Dans ce cas, nous acceptons...

—Quel bonheur ! murmura la jeune fille avec une joie enfantine, je vais prendre mon voile et nous partirons vite...

Un instant après, les deux femmes avaient pris place l'une à côté de l'autre à l'arrière du bateau, et Lascars, maniant les rames avec une précision et une vigueur incomparables, faisait voler la petite embarcation sur les eaux calmes de la Seine.

Pauline, silencieuse, se livrait à une rêverie dont la tristesse n'offrait aucun mélange d'amertume. Elle pensait à son père, qu'elle ne devait plus revoir ici-bas... Elle pensait à la noble figure de ce défenseur à peine entrevue au milieu des sanglantes horreurs de la nuit du 30 mai... Elle pensait enfin à ce gentilhomme, non moins jeune, non moins beau, non moins courageux que l'inconnu, à ce baron de Lascars par qui elle avait été sauvée la veille et qui semblait devoir se mêler à sa vie.

Tout en s'abandonnant, presque à son insu, aux souvenirs dont nous venons d'indiquer la nature. Pauline, protégée par l'obscurité, abaissait ses yeux vers Roland, assis en face d'elle, et qui de seconde en seconde, par des mouvements réguliers et cadencés, se penchait sur ses avirons pour imprimer à la barque une impulsion nouvelle.

Un rayonnement vague, une sorte de lueur phosphorescente se dégageait des eaux. La silhouette du baron détachait hardiment ses lignes élégantes sur ce fond faiblement lumineux, et Pauline prenait à le regarder ce plaisir immatériel qu'inspire la vue d'une statue parfaite, unissant la grâce à la force dans de justes proportions.

Roland s'apercevait à merveille de l'examen complètement irrésolu, sinon complètement involontaire, dont il était l'objet, mais il se gardait bien de rompre un silence mille fois plus favorable à ses projets que les paroles les plus éloquentes.

Ce silence ne pouvait, néanmoins, se prolonger indéfiniment; il devait suffire, non-seulement pour le rompre, mais encore pour rendre son retour impossible, d'un mot prononcé au hasard par l'une des trois personnes qui se trouvaient en présence dans le bateau.

Cette personne ne pouvait être que madame Audouin.

Pauline se taisait parce qu'elle s'absorbait dans sa rêverie; Lascars, pour les motifs que nous connaissons, respectait le mutisme de la jeune fille. La gouvernante seule ne pensait à rien et n'avait de préoccupation d'aucun genre, aussi ce fut elle qui parla.

—Pauline, mon enfant, n'as-tu pas froid ? demanda-t-elle tout à coup.

—Que me veux-tu ? murmura-t-elle, car elle avait entendu le bruit de la voix, mais non point la question.

Madame Audouin répéta.

—Je n'ai pas froid... répondit Pauline.

—J'ai eu soin d'apporter la mante de laine, poursuivit madame Audouin, je vais, si tu le désires, te la mettre sur les épaules...

—Non, répliqua la jeune fille, je n'ai besoin de rien... Je suis bien...

—Mademoiselle... ou plutôt ma sœur, fit Lascars à son tour, la promenade vous semble-t-elle trop longue ? faites un signe et je virerai de bord aussitôt.

—Oh ! non... non... pas encore... s'écria vivement Pauline. A moins, ajouta-t-elle par réflexion, à moins, monsieur, que vous n'éprouviez quelque fatigue.

—Moi ! fit Lascars en souriant, oh ! de grâce, ne vous inquiétez pas de moi... je suis infatigable.

—S'il en est ainsi, continuons... continuons... Je voudrais que cette promenade pût se prolonger pendant la nuit entière... Je voudrais me sentir emportée toujours par ce mouvement rapide, et si doux qu'on ne le sent pas.

—Il se fait tard, cependant... hasarda la gouvernante.

—Tu te trompes ma bonne Audouin, répondit Pauline, la soirée commence à peine...

—Je viens d'entendre sonner dix heures au clocher du Pont-Marly...

—Eh bien ! qu'importe ! la nuit est longue.

—Mademoiselle Talbot a raison... dit Roland à son tour, la nuit est longue, qu'importe l'heure.

Madame Audouin se tut, mais elle soupira.

Pauline, brûlant de satisfaire sa curiosité, et n'osant interroger Lascars d'une façon directe, employa toutes sortes de circonlocutions et de périphrases, et se lança dans d'interminables méandres, afin d'arriver, par des chemins couverts, au but de ses désirs.

Lascars avait trop d'expérience et trop de finesse pour ne pas deviner, dès les premiers mots, quel était ce but. Il n'arrêta point la jeune fille, cependant, et comme les meilleures raisons du monde lui défendaient de la mettre au fait de la vérité, il se donna le temps de composer une histoire de pure fantaisie, d'un puissant intérêt, et d'une suffisante vraisemblance...

Cette histoire était mensongère depuis le commencement jusqu'à la fin, il nous paraît inutile de la reproduire. Il nous suffira d'affirmer à nos lecteurs que Lascars, dans cette fiction, se faisait jouer un rôle magnifique, rempli de noblesse et de loyauté, et qu'il se posait en homme lâchement trahi, injustement persécuté, victime enfin de sa grandeur d'âme et de la générosité de son caractère.

Il est un point de ce récit sur lequel Lascars appuya d'une façon toute particulière, et avec une incontestable habileté, dans l'espérance assez bien fondée de produire sur Pauline une impression profonde. Il parla longuement de l'immense soif d'affection qui le dévorait et que jamais il n'avait étanché... Il s'efforça de faire comprendre qu'une des causes principales de sa tristesse et de sa retraite était d'avoir cherché partout sans le trouver nulle part, un cœur digne de comprendre et de partager les trésors de tendresse que renfermait le sien.

Ceci n'équivalait-il pas à dire à la jeune fille : *Je ne demande qu'à vous aimer... Aimez-moi.*

Ceci ne sous-entendait-il pas cette phrase :

*Si vous êtes vraiment supérieure à toutes les créatures de votre sexe, vous me le prouverez en m'aimant.*

Or quelle est la femme, quelque modeste, quelque humble même qu'on se plaise à supposer, qui n'accueille avec joie l'idée d'une supériorité si complète et si manifeste ?

Lascars, d'ailleurs, avait souffert, il le disait du moins avec une éloquence entraînant; Pauline ne devait-elle pas trouver séduisant le rôle d'ange de consolation et d'amour... ce rôle si cher aux âmes tendres.

Lorsque le baron eut achevé son récit menteur, la jeune fille resta rêveuse pendant un instant, puis elle dit d'une voix émue :

—Le monde est donc ainsi ! ennemie de tout ce qui est grand... injuste et cruel pour tout ce qui est noble et bon... Ah ! je suis contente de ne le point connaître, il me faudrait trop le mépriser, et vous devez le regretter bien peu.

—Le monde ne vaut ni votre mépris, ni mes regrets, chère enfant, répondit Lascars, il n'existe plus pour moi; pour vous il n'existe pas encore.

—Et j'espère bien qu'il n'existera jamais ! s'écria Pauline.

—Vous avez raison... cent fois raison !... reprit Lascars, le bonheur n'est pas là.

—Où donc est-il ? murmura la jeune fille machinalement, sans presque avoir conscience de la question qu'elle formulait.

—Il est dans la solitude à deux, répliqua Roland d'une voix basse et passionnée, dans la solitude avec l'amour... il est là et n'est point ailleurs.

A ces derniers mots succédèrent quelques minutes de silence.

—Tout va bien !... se dit Lascars à lui-même en regardant à la dérobée l'orpheline qui, la tête penchée sur sa poitrine, abandonnait au fil de l'eau sa main distraite, tout va bien, et je viens de jeter dans cette jeune tête des semences qui germeront.

Au bout d'un instant il reprit :

—Maintenant, chère sœur, c'est à vous de suivre l'exemple que je viens de vous donner... je vous ai dit ma vie... mon passé tout entier s'est déroulé sous vos yeux... je n'ai plus de secrets pour vous et vous me connaissez aussi bien que je me connais moi-même... votre tour est venu... j'attends.

—Eh ! mon Dieu, balbutia Pauline, qu'attendez-vous ?... qu'ai-je à vous apprendre ?

—Vous avez à m'apprendre tout ce qui vous concerne, je veux ma part de vos joies et de vos douleurs, parlez-moi de votre famille, de votre enfance, de vous enfin, de vous surtout et de ce qui se rapporte à vous, ne comprenez-vous pas l'immense intérêt qu'auront pour moi les moindres détails ?

—Je le veux bien, puisque vous le souhaitez, répondit la jeune fille, mais j'existe à peine, et vous parlez de moi, c'est vous parlez à peu près exclusivement de mon père, le meilleur des hommes, puisque je n'ai vécu qu'en lui et que pour lui jusqu'au jour où le plus terrible de tous les malheurs est venu nous séparer à jamais.

Lascars, malgré le profond endurcissement de son âme, pâlit en écoutant Pauline.

La famille de Pauline n'était pas noble, mais elle appartenait à la bonne bourgeoisie de la ville de Tours.

Georges Talbot, le père de notre héroïne, et l'aîné de deux garçons, était de cinq ans plus âgé que Philippe, son frère.

Les deux jeunes gens se trouvèrent orphelins et maîtres d'une assez belle aisance au moment où Georges atteignait sa vingt-cinquième année et Philippe sa vingtième; ambitieux l'un et l'autre et dédaignant l'honorable médiocrité dans laquelle ils pouvaient vivre en province, ils quittèrent la Touraine, vinrent à Paris avec la volonté ferme d'y faire une brillante fortune, et, grâce aux capitaux qu'ils avaient réalisés, se lancèrent dans de grandioses entreprises, dans de vastes spéculations; (le mot n'était pas encore créé, mais la chose existait déjà).

Tout réussit pour eux au delà même de leurs espérances. En peu d'années ils devinrent très riches et donnèrent au monde ce rare et charmant exemple de deux fortunes et de deux cœurs indissolublement unis, car entre Georges et Philippe la richesse restait commune et leurs capitaux ne s'étaient pas divisés en se contaplant.